

## Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 59, Number 1, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104831ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104831ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1991). Pages de Journal. *Assurances*, 59(1), 153–160.  
<https://doi.org/10.7202/1104831ar>

## Pages de Journal

par

Gérard Parizeau

Montréal, 12 juillet 1986

La caiss re de la pharmacie ne parle pas français. Comme j'aimerais être servi dans ma langue, je lui demande pourquoi elle ne l'apprend pas. «Je ne travaillerais pas au Québec si j'y étais forcée», me répond-elle non insolemment, mais pour me montrer qu'elle n'accorde aucune importance à la connaissance d'une autre langue. Je n'ai pu m'empêcher de lui dire : «Mademoiselle, parler français, en Europe et aux  tats-Unis, est un indice de culture, de civilisation. Vous vous en rendez compte, quand vous aurez vécu un peu plus longtemps.» Elle ne cesse pas de me sourire, mais elle n'est pas du tout convaincue. Il faudrait qu'on lui rappelle le cas de M. \*\*\* qui, parce qu'il ne pouvait pas parler deux mots de français, fut défait par M. Mulroney qui le parlait couramment pour l'avoir appris à Sept- les, je crois, et pour avoir fait ses études en partie à l'Université Laval. Mais M. \*\*\* avait été insolent quand il avait dit à peu près ceci : «Pourquoi parlerais-je le français plutôt que le chinois ?» Cela me rappelle ce membre de la Société royale du Canada qui, chargé de juger l'oeuvre d'un Canadien français, parlait l'anglais et le chinois, mais pas le français. Je m'en souviens bien car j'étais membre de ce comité chargé d'attribuer une des médailles de la Société.

153



Régine est propriétaire de clubs et de *dancings*, comme on disait autrefois, à Paris et à Monte-Carlo. Elle vient d'ouvrir une nouvelle boîte à Saint-Tropez. On la photographie (un peu grosse dondon) sur la plage avec son mari. Lui est en caleçon de bain et *dinner jacket*, un verre de champagne à la main. Il ne se rend pas compte comme il est ridicule dans cet accoutrement.

La foule s'étouffe dans le nouvel établissement, dit-on. Je suis dans le train des *doublés* sans doute parce que,   ma courte

honte, je dois avouer que je ne suis jamais entré dans un de ces clubs durant les vingt ans où je suis allé à Monte-Carlo. Dans la ville, c'est un des endroits qui me déplaient le plus, tant on y exploitait la bêtise humaine. Caleçon de bain et *smoking*... c'est caractéristique de l'atmosphère qui règne chez Régine — cet extraordinaire entrepreneur du spectacle, me dit-on.



154

Comme tout se tient en économie. Le prix du pétrole entraîne une crise très grave, aussi bien quand il augmente que quand il diminue subitement. Dans un premier cas, les pays importateurs font face à une dépense accrue. Dans le second, ceux qui ne parviennent pas à produire à des prix bas se rendent compte rapidement que non seulement leur produit ne leur rapporte rien, mais qu'il leur coûte. La baisse trop brusque du prix entraîne une diminution immédiate de l'exploitation de certains puits et empêche qu'on ne fasse les travaux d'exploration nécessaires dans les régions où le prix de revient est très élevé. La même chose se produit dans le cas de l'or que du pétrole. Tant que l'or a été à trente-cinq dollars l'once, seules les mines à forte teneur pouvaient être exploitées, les autres devaient être fermées les unes après les autres, une fois qu'on se rendait compte de la teneur en or du minerai traité. Depuis que le prix a été libéré, certaines mines abandonnées ont été reprises; elles ont donné des résultats excellents. Et cela continuera tant que le prix sera élevé. Par ailleurs, s'il tombe au-dessous de \$350, par exemple, un grand nombre devront être fermées.

Encore une fois, tout se tient dans un sens comme dans l'autre dans cette économie nationale ou internationale où les mêmes raisons donnent à peu près les mêmes résultats.



*"Penny stocks are not for poor or faint of heart !"* En langage boursier, cela veut dire : quand on n'a pas d'argent ou si l'on a le coeur faible, il vaut mieux ne pas jouer sur ce que la cote peut donner ou retirer le plus brutalement possible. Il faut éviter l'appel des sirènes, car si certaines donnent ce qu'elles promettent, d'autres font couler à pic. Il faut éviter de jouer à la Bourse quand

on n'a pas les nerfs solides ou quand on n'y connaît rien, car trop souvent les titres boursiers, comme la roulette, ne tiennent pas ce qu'ils semblent indiquer. Pour ma part, j'évite soigneusement ceux qui promettent beaucoup, mais ne tiennent pas nécessairement.

## 2 août

Notre premier ministre est un de ceux qui ont le plus protesté contre le régime de l'apartheid, en Afrique du Sud. Avec les représentants de nombreux autres pays — à l'exception des États-Unis et de l'Angleterre, il a insisté pour que l'on impose des sanctions économiques à l'Afrique du Sud tant que le Gouvernement n'aura pas modifié son attitude envers les Noirs qui constituent la majorité de la population. Or, nous venons de vendre du blé à l'Afrique du Sud, comme chaque année. Quelle attitude contradictoire ont parfois ces chefs d'État, quand les problèmes économiques sont en contradiction avec l'aspect politique d'une question !

155

En acceptant le blé dont son pays avait grand besoin, le représentant de l'Afrique du Sud aurait dit : «Si le Canada continue d'insister pour qu'on nous impose des sanctions, ce sera peut-être le dernier achat de blé que nous lui ferons». Le Canada a des concurrents nombreux et puissants dans ce domaine, faut-il le rappeler ?

Ces sanctions rappellent étonnamment celles qu'on aurait pu imposer à l'Italie, au moment de la guerre contre l'Abyssinie. Si on avait cessé d'envoyer du pétrole aux belligérants, l'Italie n'aurait pu continuer sa conquête. On ne l'a pas fait, avec les conséquences que l'on sait.

Affirmer que l'on doit imposer des sanctions est une chose et les appliquer en est une autre.

Que donneront les pressions extérieures qui s'exercent sur le gouvernement de M. Bota ? Il est bien difficile de l'imaginer, même si théoriquement, le pays doit céder devant l'opinion mondiale déchaînée. S'il le fait, qu'advient-il de la population blanche, quand les Noirs seront au pouvoir ? A son tour, la majorité ne se laissera-t-elle pas aller à des abus terribles, comme ceux qu'a connus le Congo Belge ?

### 3 août

156

Au Canada, on disait parfois qu'il y a deux saisons : juillet et le reste de l'année; ce qui est une plaisanterie, car le temps désagréable ou froid ne commence guère qu'en novembre. Cette année, cependant, c'est l'inattendu qui a été la règle. Ainsi, depuis quelques jours, la température est passée de l'extrême chaleur au temps frais. Hier, nous étions à Fulford chez mon fils Jacques, dont on fêtait l'anniversaire quelques jours à l'avance pour être sûr qu'il soit bien là et pour avoir Isabelle avec nous. Elle vient d'être déléguée par ses associés à Vancouver, à l'occasion d'un congrès d'avocats qui y a lieu au cours de l'exposition du centenaire de la ville.

Alice avait invité des amis de son mari pour fêter l'anniversaire. Il y avait là des gens d'un peu partout. Marc Beaudoin, ambassadeur de passage au Canada, venu d'Ottawa pour l'occasion, d'anciens collègues du Parti québécois qui habitent Québec ou Montréal, un charmant magistrat et sa femme, des collègues des H.E.C. et de la Commission que préside son mari, un cinéaste-romancier; bref, une société agréable et bigarrée qui fait bon ménage.

Fort heureusement, le déjeuner avait lieu sous un chapiteau car, à un moment donné, nous avons eu droit à un orage violent, accompagné d'éclairs, de tonnerre, de grêle et d'une pluie tombant en trombe. C'était au moment du dessert; autrement, nous aurions dû nous passer de l'agneau cuit sur le gril à l'extérieur.

Quelle fête charmante pour rappeler que le fils aîné du clan Parizeau aura bientôt cinquante-six ans.

Alice surveillait tout, le bras en écharpe, à la suite d'un accident survenu à Roissy le dernier jour de vacances dont j'ai parlé déjà, passées en partie à Paris dans un vieil hôtel de la place Saint-Sulpice où Jacques et Alice se réfugient, quand ils ne sont pas en mission officielle. Du Crillon à cet hôtel bon enfant, il y a tout un monde, mais, me dit Jacques, l'atmosphère du second est bien agréable, s'il n'y règne pas le luxe du premier et s'il ne jouit pas d'un prestige mondain. Il a un peu de ce charme vieillot mais sympathique qu'a la place Saint-Sulpice, avec son église et ses magasins de vieilles choses et de bondieuseries si laides.

11 août

Très curieux ! Mon petit-fils a douze ans. Jusqu'ici, quand il dessinait, c'était à la manière d'un enfant qui se plaît à aligner des bâtons, des boules, des choses informes. Il reproduit ainsi sans doute ce à quoi il pense, mais sans donner aucune forme précise aux objets qu'il imagine. Un jour, sa mère lui met un stylet entre les mains et lui explique ce qu'il faut faire pour la gravure. La différence est complète, non pas qu'il dessine des objets, des choses précises, mais il donne à sa gravure une assez étonnante allure. Il y a là un ensemble de lignes et de contours qui ont un charme difficile à préciser, mais réel.

157

Ce n'est plus l'enfant qui balbutie, mais qui exprime quelque chose de nouveau, avec des lignes, des barres, des signes qui évoquent la joie de vivre ou le goût de la couleur.



Récemment, la presse a reproché à M. Mulroney d'avoir dépensé \$24,000 durant son séjour à Paris. La note comprenait une somme de quelque \$4,300 par jour pour les appartements qu'il a occupés à Paris. Le renseignement venait, paraît-il, du ministère des Affaires étrangères. Chacun pousse des cris d'orfraie. Or, ce matin, on corrige : la note du Plaza Athénée était aux frais du gouvernement français; ce qui est l'usage, dans des réunions de ce genre. Je me rappelle qu'à la conférence internationale de Gênes, en 1922, tout était aux frais du gouvernement italien : hôtel, aliments, transport. Il fallait être prudent. Si l'on disait, par exemple : «Je voudrais, ce soir, aller à l'Opéra» : une heure plus tard, les billets étaient dans notre case, sans qu'on acceptât de nous laisser payer quoi que ce soit. Avant de crier au gaspillage, nos journalistes devraient s'informer et ne pas lancer dans le public des nouvelles qui s'avèrent fausses par la suite, quand le fonctionnaire indiscret est forcé d'admettre qu'il a attribué au chef de l'État une dépense du gouvernement français.



À la fin de juillet, le taux de réescompte est tombé à 6 % aux États-Unis. Comme on est loin de l'époque où l'obstination des États-Unis maintenait le taux d'intérêt international à un niveau dont tout le monde se plaignait.

Pour nous, le fait est important puisque, en s'accroissant, la différence entre le nôtre et le leur empêche le dollar canadien de dégringoler sous la poussée des sorties de fonds internationaux. La différence est énorme.

158 Pour les États-Unis, cela indique une politique très différente, destinée à faciliter les exportations dans un monde de concurrence effrénée où les nations d'Asie jouent un rôle de plus en plus envahissant. D'un pays-client, elles sont devenues pays-fournisseur. Je pense, en particulier, au Japon, à la Corée, à Taïwan, à Hong-Kong, où les salaires sont tellement faibles qu'il n'y a guère de concurrence possible. C'est ce qui, dans une certaine mesure, expliquera longtemps la difficulté de faire face au prix très bas pour des produits imités d'Amérique et souvent améliorés.



M. Trudeau aura été un homme astucieux, en confiant sa fortune à d'excellents administrateurs. Il a été un honnête homme également, s'il n'a pas été l'aussi grand bonhomme que l'on aurait souhaité pour la politique canadienne. À la fin de son régime, en particulier, il s'est conduit, n'est-ce pas, comme tout politicien qui laisse une note à régler à son départ, sans se préoccuper de son successeur et sans vouloir songer que son dernier acte était digne de Maurice Duplessis qu'il avait tant critiqué. Laisser à son successeur une longue liste de personnes à qui on devait donner des prébendes ou que l'on devait nommer à certains postes importants, c'était tout à fait dans l'esprit de celui que Trudeau, Pelletier et Marchand avaient combattu pendant *Les Années d'impatience*, suivant le titre de cet ouvrage écrit par Gérard Pelletier.

### 16 août

On aura dit bien des choses, en ce moment. Ainsi, on a affirmé que les États-Unis vendent du blé à la Russie à un prix inférieur à celui qu'on paie aux États-Unis même. En entendant parler

de cela, le Canada, allié de son puissant voisin, a protesté, mais ce qui est pire, c'est que l'Argentine a menacé de ne pas payer sa dette envers les États-Unis, si ceux-ci continuaient à pratiquer une politique de blé subventionné; ce qui est une réaction un peu enfantine, quand on connaît les règles de la dépendance internationale. Or, l'Argentine a un grand besoin de la Banque Mondiale, du Fonds monétaire international et des banques de l'extérieur. Devant cela, la menace ne paraît pas sérieuse. Quel problème complexe que celui du blé, que tente de régler le GATT.

M. Reagan aimerait bien se rapprocher de ses électeurs de l'Ouest qui regorgent de blé et qui vont avoir à se prononcer aux élections prochaines. Il sait que le Canada, de toute manière, n'est pas content parce qu'on a imposé des droits de douane sur les bardeaux et le bois de la Colombie-Britannique; il sait aussi que l'on discute, en ce moment, la possibilité de diminuer les droits de douane qui, dans l'ensemble, régissent les deux pays. Ce sera le libre-échange partiel, qui pourrait être avantageux pour une certaine partie du Canada, tout au moins. Il va au plus pressé. Et après tout, si les Argentins se refusent à payer une partie de leur dette, on pourra toujours faire serrer la vis par tous les pays intéressés. Mais avec quel résultat ?

159



Tout va vraiment très bien, Madame la marquise. Ce matin, n'a-t-on pas vu descendre de chaloupes de sauvetage des gens qui étaient censés y avoir été déposés en mer, à quelque distance de Terre-Neuve. Ils affirmaient provenir de l'Inde, mais certains disent qu'ils venaient plutôt d'Allemagne. Nous leur avons ouvert les bras, nous les avons logés dans un grand hôtel, nous les avons fait transporter en avion et il est question que nous leur donnions un an pour devenir des immigrants réguliers. Tout cela serait un peu excessif, si ce n'était lamentable et surtout si ce n'était le présage d'un envahissement dont le *Camp des saints* de Jean Raspail est un avertissement, même si son auteur va loin, beaucoup trop loin.



---

En pensant à M<sup>me</sup> Jeanne Sauvé, je cherche à imaginer les réactions d'une femme qui arrive, par la voie de la politique, à représenter officiellement la Souveraine de son pays. Après avoir fait du service social, M<sup>me</sup> Sauvé a été mêlée à certains mouvements ouvriers ou d'ordre social; elle est devenue députée, puis ministre grâce à son ami Pierre-Elliott Trudeau et, enfin, présidente de la Chambre, avant d'être gouverneur général du Canada.

Quelle magnifique carrière elle a eue ! Malgré cela, elle est restée très simple, gentille; elle représente bien la Reine qui, elle aussi, a voulu rester très près de ses gens, même si elle n'a pu empêcher les frasques de son entourage.

160



J'ai noté déjà que Gilles Corbeil est décédé, à la suite d'un accident d'auto, au cours d'un voyage en Australie. Sans le connaître très bien, je l'estimais pour la qualité et la variété de ses goûts. Avenue des Pins, il avait une maison meublée de façon ravissante et, rue Crescent, une galerie où longtemps il vendit de la peinture figurative, jusqu'au moment où il changea du tout au tout en optant pour la non figurative. Là, je ne le suivais pas toujours, ce qui est normal quand il s'agit d'art.

Il avait à son acquis l'édition d'un livre d'art consacré à *La Petite poule d'eau*, de Gabrielle Roy et illustré de gravures de Jean-Paul Lemieux. À mon avis, il y a là le meilleur livre de Gabrielle Roy.

Gilles Corbeil a aussi édité un livre consacré aux poèmes de son cousin Émile Nelligan, qu'il a fait illustrer par l'artiste français James Guitet.

Mon fils Robert et la maison Parizeau m'en ont offert un exemplaire à l'occasion d'un anniversaire de notre maison, ou peut-être était-ce au moment de mon quatre-vingtième anniversaire de naissance. Je le garde précieusement comme une oeuvre d'art d'abord, puis comme un souvenir familial et professionnel.